

Jean-Michel LOUKA  
11 mars 2011

## LE MOMENT DE CONCLURE

Il y aura eu, sur cette question de la psychanalyse, l'instant de voir que la psychanalyse *est* une discipline mortelle. Il y aura eu, ensuite, tout un temps pour comprendre en quoi elle est potentiellement mortelle et d'où sa mort peut lui venir : de la psychothérapie dans son alliance idéologique avec le pouvoir d'Etat, c'est-à-dire la question de la formation, de la garantie et donc du contrôle des soi-disant connaissances académiques de base, comme de la morale rebaptisée éthique professionnelle, mais aussi tout aussi bien de l'idéologie de la science, ce que l'on appelle le scientisme, ou encore, et surtout du surcroît de la religion qui ne peut s'empêcher de badigeonner le monde avec du sens, de trouver à tout et à n'importe quoi, du sens qui lui coule à flots.

Il y aura, ici, le moment de conclure.

Si je relis/relie (du verbe relire, mais aussi du verbe relier), avec vous lecteurs, les points et lignes de fragilité ou de fractures potentielles, évoqués tout au long de mon travail à mon séminaire public (1990-2010), où une année (2004-2005) il porta ce titre que j'ai cru bon d'exposer sous la forme d'une question : *La psychanalyse mortelle ?*, et qui pourraient faire que la psychanalyse s'avère vraiment mortelle, force m'est de constater une chose assez surprenante. Ces points ou lignes de fragilité ou de fractures éventuelles concernent tous la question de la *transmission* - laquelle inclut, entre autres, le problème de l'enseignement -. Ou plus exactement, je dirai qu'ils se réfèrent tous à cette question comme étant l'enjeu fondamental, crucial, pour savoir si la psychanalyse, demain matin, perdurera ou non. Survivra ou non, comme dit lui-même Lacan.

Cette vérité : la psychanalyse, qui est une discipline, non pas de ce qui se chiffre, ce que sont les sciences, mais, au contraire, une discipline du *dé-chiffrement*, déchiffrement du symptôme, lequel est signe à déchiffrer -, vous l'aurez compris, cette vérité, la psychanalyse, tient au réel -, c'est-à-dire à la mort -.

« Je dis toujours la vérité - énonce Lacan, en 1972, dans *Télévision*<sup>1</sup> - : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel. »

Alors, la transmission, c'est la seule chose qui puisse nous sauver la psychanalyse. Plus de transmission, plus d'analyse. Et cette transmission se mesure à ce qu'il y ait encore, demain matin, des psychanalystes dignes de ce nom. C'est-à-dire quoi ? C'est-à-dire, selon un bon mot devenu maintenant célèbre dans mon entourage, « il n'y a pas de bon analyste,...il n'y a que des analystes qui tiennent bon ! »

La transmission, Lacan l'a dit à la fin de son œuvre, en psychanalyse, il n'y en a pas. Mais c'est un peu plus complexe que cela. Il n'y en a pas,... mais il y en a quand même... ! Sauf qu'il n'y en a pas comme d'habitude on est prêt à la rencontrer sur le mode de l'Université, celui de la transmission des savoirs, ou classiquement sur le mode, de maître à élève et du compagnonnage, de la transmission des savoirs-faire telle qu'elle se développe traditionnellement dans l'art, l'artisanat, le maniement des armes ou encore et surtout la médecine et la chirurgie.

L'enseignement, un séminaire par exemple, dans notre domaine, est chose cruciale pour aborder cette question de la transmission, hormis la cure personnelle, le contrôle du

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Télévision*, Seuil/Le champ freudien, 1974, p.9. Toutes les citations qui vont suivre seront extraites de ce texte : *Télévision*.

jeune analyste, le travail en cartel dans une école de psychanalyse, ou encore la présentation de malades, les colloques et, bien sûr la lecture et le commentaire des textes qui font autorité dans le champ freudien de la supposée communauté analytique, c'est-à-dire en somme toutes les autres formes par lesquelles est susceptible de passer cette transmission d'intransmissibilité de la psychanalyse. L'enseignement sera notre exemple conclusif.

Lacan, pour lui-même, à cause de, ou plutôt grâce à sa théorie de l'objet petit a, ne fait pas de distinction entre la télévision qui le filme et son public habituel : « Car il n'y a pas de différence entre la télévision et le public devant lequel je parle depuis longtemps, ce qu'on appelle mon séminaire. Un regard dans les deux cas : à qui je ne m'adresse dans aucun, mais au nom de quoi je parle. »

C'est donc bien l'objet qui mène le jeu et non pas l'enseignant, le maître enseignant, sachant ou même simplement sujet supposé savoir. C'est bien l'objet qui cause le jeu de la transmission qu'est l'enseignement de Lacan à son séminaire. Et l'objet petit a de Lacan, concluons, c'est le *regard*. Le regard qui le cause comme enseignant. Ici aussi, pour moi-même, à mon séminaire public, c'est le regard. Si ce regard s'amenuise, ou si ce regard disparaît, se fait absent, fait dans l'absence, s'évanouit de fatigue, de lassitude, ou ailleurs à mieux à faire, il n'y aura plus de séminaire. Un bout de réel aura gagné dans cette course folle pour avoir la peau de la psychanalyse.

Un analyste, c'est quelqu'un qui tient un rôle. C'est sa posture. S'il ne le peut pas, il est, littéralement, dans l'im-posture. Ça veut simplement dire qu'il est mal placé, pas placé où il faudrait, où il devrait. Sa position n'est pas celle que l'on doit attendre d'un analyste.

Il doit tenir bon dans ce rôle. Il est là, avant tout, pour tenir ce rôle. Qu'il n'entende rien, au début, ou même après n'est qu'un aspect - je vais vous faire hurler - un aspect second, voire secondaire de l'enjeu. Ce rôle, c'est celui de l'objet dit petit a. Lacan : « Mais même - dit-il - à ne rien entendre, un analyste tient ce rôle que je viens de formuler, et la télévision le tient dès lors aussi bien que lui. » (p.10).

D'ailleurs, concernant l'objet-analyste, Lacan n'hésitait pas, ces analystes, à les troubler, voire à les suggestionner, à essayer, à tout le moins : « J'ajoute que ces analystes qui ne le sont que d'être objet - objet de l'analysant -, il arrive que je m'adresse à eux, non que je leur parle, mais que je parle d'eux : ne serait-ce que pour les troubler. Qui sait ? Ça peut avoir des effets de suggestion. »

Car Lacan cherchait toujours à savoir si ces analystes tenaient bon - c'est-à-dire n'avaient pas un Moi trop plein, trop rigide, trop prompt à se paranoïser à la moindre chose, au moindre événement, à la moindre petite pointe d'angoisse qui lui tombe dessus, s'ils n'étaient pas troublés, ne subissaient pas trop facilement la suggestion, bien que, ajoutait-il, comme chute... : « Le croira-t-on ? Il y a un cas où la suggestion ne peut rien : celui où l'analyste tient son défaut de l'autre, de celui qui l'a mené jusqu'à « la passe » comme je dis, celle de se poser en analyste. » (pp.10-11).

Un analysant tient donc son « défaut » (attention, là ça réfère chez Lacan à faillir, du latin classique *fallere*, « tromper », « échapper », « faire défaut, manquer, commettre une faute ». Au passif, *fallere* signifiait déjà « se tromper », « manquer à », d'où aussi « défaillir », ce qui peut se faire entendre encore à nos oreilles du verbe issu du même champ sémantique : « défausser », qui est à comprendre ainsi : que l'analysant a été délogé, si vous voulez, pour parler plus simplement et clairement aux dites oreilles, a été délogé par son analyste, de là où, névrotiquement, dans la « fausse », dans la fausseté de la *dit-mension* (terme de Lacan) de la tromperie, de là où, précisément il stagnait depuis longtemps, depuis peut-être même toujours, avec son symptôme en bandoulière. Du lieu où il « logeait », l'analyste l'a délogé, mettant ainsi à nue la *faille* du sujet analysant, précisément, ce que Lacan ici appelle son *défaut*.

L'opération de l'analyste fait ainsi apparaître au sujet sa *division* entre *vérité* et *savoir*. Le *Wo es war, soll Ich werden* de Freud n'indiquait-il pas déjà le mouvement... ?

Il ne pourra dès lors devenir analyste qu'en étant « vrai », de cette vérité qui est la sienne, à condition, toutefois, de reconnaître, à minima, que son « défaut », il le tient de l'Autre, de sa rencontre avec son analyste, de son plus ou moins long « concubinage » avec celui-ci qu'aura été son analyse. S'il le méconnaissait, ce serait grave de conséquences pour lui/elle. C'est ce qui le mène, rigueur logique oblige, à « sa » passe. Avec son analyste, ou « pas sans » son analyste, « ça passe », ou pas !

Inconscient pas mort, lettre/l'être suit, pourrait être le télégramme à chacun, à chacune adressé. Lacan appelait l'inconscient, « l'insistance dont se manifeste le désir, ou encore la répétition de ce qui s'y demande » (p.19). Mais la psychanalyse est une discipline qui, comme toute discipline - universitaire ou non -, ni ne demande, ni ne désire... Et : « Il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant. » (p.15). Ou encore : « L'inconscient, ça parle, ce qui le fait dépendre du langage, [...]. » (p.16).

Concluons ainsi, pour le moment, que si la psychanalyse est mortelle, il faut - c'est une nécessité -, que le psychanalyste soit, lui, *de facto*, vivant. Et le reste...Et qu'il en reste. Des vivants. Pas des morts-vivants. Car le psychanalyste, c'est l'objet petit a incarné. Que la psychanalyse soit - c'est une évidence - mortelle, cela devrait les piquer, comme on dit, les piquer...au vif, les psychanalystes d'aujourd'hui ! Mais est-ce vraiment le cas... ?

« *Venons-en donc au psychanalyste et n'y allons pas par quatre chemins. Ils nous mèneraient tous aussi bien là où je vais dire.* »

« *C'est qu'on ne saurait mieux le situer objectivement que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint.* » *S.a.i.n.t, pas s.e.i.n., ce que croyaient ou auraient voulu certains. Laissons cela à la psychothérapie.*

« *Un saint durant sa vie n'impose pas le respect que lui vaut parfois une auréole.* »  
Pas une aréole, donc !

« *[...] Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir.* » Lacan appellera son objet petit a, dorénavant : l'abjet.

« *C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangetés des faits de saint.* »

« *Que ça ait effet de jouissance, qui n'en a le sens avec le joui ? Il n'y a que le saint qui reste sec, macache pour lui. C'est même ce qui épate le plus dans l'affaire. Epate ceux qui s'en approchent et ne s'y trompent pas : le saint est le rebus de la jouissance.* »

« *Parfois pourtant a-t-il un relais, dont il ne se contente pas plus que tout le monde. Il jouit. Il n'opère plus pendant ce temps-là. Ce n'est pas que les petits malins ne le guettent alors pour en tirer des conséquences à se regonfler eux-mêmes. Mais le saint s'en fout, autant que de ceux qui voient là sa récompense. Ce qui est à se tordre.* »

« *Puisque de se foutre aussi de la justice distributive, c'est de là que souvent il est parti.* »

« *A la vérité le saint ne se croit pas de mérites, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas de morale. Le seul ennui pour les autres, c'est qu'on ne voit pas où ça le conduit.* »

« *Moi, je cogite éperdument pour qu'il y en ait de nouveaux comme ça. C'est sans doute de ne pas moi-même y atteindre.* »

« *Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste, - ce qui ne constituera pas un progrès, si c'est seulement pour certains.* » (pp.28-29).

Alors faut-il espérer de la psychanalyse et des psychanalystes en tant qu'ils doivent se poser en saints ? Enceints ?

Aux trois questions de Jacques-Alain Miller, dans *Télévision*, reprises d'Emmanuel Kant, du Kant de la *Critique de la raison pure*, dite première *Critique* de la philosophie morale dudit : *Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?*, Lacan répond à la troisième et dernière question :

« [...] espérez ce qu'il vous plaira. »

« Sachez seulement que j'ai vu plusieurs fois l'espérance, ce qu'on appelle : les lendemains qui chantent, mener les gens que j'estimais autant que je vous estime, au suicide tout simplement. »

« Pourquoi pas ? Le suicide est le seul acte qui puisse réussir sans ratage. Si personne n'en sait rien, c'est qu'il procède du parti-pris de ne rien savoir. Encore Montherlant, à qui sans Claude (Lévy-Strauss) je ne penserais même pas. »

« Pour que la question de Kant ait un sens, je la transformerai en : d'où vous espérez ? En quoi vous voudriez savoir ce que le discours analytique peut vous promettre, puisque pour moi c'est tout cuit. »

« La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. Mais chacun sait que je n'y encourage personne, personne dont le désir ne soit pas décidé. »

« Bien plus, excusez-moi de parler des vous de mauvaise compagnie, je pense qu'il faut refuser le discours psychanalytique aux canailles : c'est sûrement là ce que Freud déguisait d'un prétendu critérium de culture. Les critères d'éthique ne sont malheureusement pas plus certains. Quoiqu'il en soit, c'est d'autres discours qu'ils peuvent se juger, et si j'ose articuler que l'analyse doit se refuser aux canailles, c'est que les canailles en deviennent bêtes, ce qui certes est une amélioration, mais sans espoir, pour reprendre votre terme. »

« Au reste le discours analytique exclut le vous qui n'est pas déjà dans le transfert, de démontrer ce rapport au sujet supposé savoir - qu'est une manifestation symptomatique de l'inconscient. »

« J'y exigerais de plus un don de la sorte dont se crible l'accès à la mathématique, si ce don existait, mais c'est un fait que, faute sans doute de ce qu'aucun mathème, hors les miens, ne soit sorti de ce discours, il n'y a pas encore de don discernable à leur épreuve. »

« La seule chance qui en ex-siste ne relève que du bonheur, en quoi je veux dire que l'espoir n'y fera rien, ce qui suffit à le rendre futile, soit à ne pas le permettre. » (pp.66-68).

Voilà, vous voyez que tout cela est bien fragile, jamais assuré et vous apercevez aussi qu'il y faille (vous entendez le génie de la langue, son cristal, qu'il « faille », c'est autant du côté du « falloir » que du côté du « faillir », de la faille du sujet autant que de celle des analystes à faire face à la situation, et à ne pas devenir des canailles ordinaires, aussi bêtes deviendraient-ils alors...).

Quelle tâche, ainsi, attend les psychanalystes qui ne veulent pas dé-faillir de leur position ? Celle d'un Freud, repris par un Lacan, celle du jeu avec le signifiant, car la psychanalyse est une discipline du dé-chiffrement du symptôme, à considérer comme un signe (pas un sens). Signe, en provenance du réel. Quel moyen a-t-il ? Depuis Freud, et aussi toujours depuis Lacan, le même jeu sur le mot, sur le signifiant, sur la lettre : l'équivoque signifiante et son maniement dans le champ de manœuvre du transfert. En un mot, freudien celui-là, faire de l'esprit avec le mot, jouer du mot d'esprit qui fait jouir mais aussi passe le sens, l'effet de sens, d'un autre sens possible, un sens inouï jusque-là.

« Ne savons-nous pas - dit Lacan, à la toute fin de *Télévision* - que le mot d'esprit est lapsus calculé, celui qui gagne à la main l'inconscient ? Ça se lit dans Freud sur le mot d'esprit. »

« *Et si l'inconscient ne pense, ne calcule, etc. (etc., c'est-à-dire, d'ajouter : ni ne juge, mais travaille...), c'est d'autant plus pensable. »*

« *On le surprendra à réentendre, si on le peut, ce que je me suis amusé à moduler dans mon exemple de ce qui peut se savoir, et mieux : moins de jouer du bon heur de lalangue que d'en suivre la monte dans le langage... »*

« *Il a fallu même un coup de pouce pour que je m'en aperçoive, et c'est là où se démontre la fin du site de l'interprétation. »*

« *Devant le gant retourné supposer que la main savait ce qu'elle faisait, n'est-ce pas le rendre, le gant, justement à quelqu'un que supporteraient La Fontaine et Racine ? »*  
Conclusion : les Classiques traitaient bien déjà de la « monte », pour parler comme Lacan, de *lalangue* dans le langage.

Puis viennent ces deux phrases, capitales, conclusives, la première :

« *L'interprétation doit être preste pour satisfaire à l'entreprêt. »* (p.72).

Ce qui signifie que l'interprétation n'est plus, chez un Lacan, simple explication, analyse ou production d'un plus de sens, mais scansion, dé-placement, voire soufflage (spécialement dans les cas de psychoses en analyse) par le moyen de l'équivoque signifiante, surgissement, dans la célérité, parfois extrême, *blitz*, d'un effet de sens nouveau, inattendu, inouï jusqu'alors et qui se fait comme un tranchement, un éclair éclairant, une coupure au sujet dont, je le rappelle, la structure est elle-même, pour Lacan, celle d'une coupure. Le sujet est coupure ; l'interprétation de l'analyste en est une autre qui rejoint le sujet en le déplaçant. Bien sûr, si ça déplace le sujet, ça dé-range un peu le moi, par la même occasion...

La deuxième... :

« *De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire. »* (p.72).

Ici, avec cette dernière phrase de *Télévision*, gît notre conclusion : je dirai que le psychanalyste a à se situer, se positionner, très exactement, très rigoureusement là, entre les deux membres de cette phrase qui, comme vous l'entendez, fait mouvement : « de ce qui, ... à ce qui... ».

C'est là, juste entre le deux qu'il doit y trouver sa juste place, sa posture, sa fonction, son assiette. Il est lui-même pour son analysant à la place de ce qui relance ce qui perdure chez ce dernier de *perte pure*, car la perte pure, c'est l'objet petit a dont il réactive l'existence, la consistance et le trou, afin que se construise pour celui-ci son fantasme dit fondamental, lequel devra possiblement être traversé en fin d'analyse : castration. Il est aussi à la place de ce qui ne parie que du père (souvenons-nous du : « le père on ne peut s'en passer, à condition de s'en servir »), car il fait entendre à son analysant que ne plus parier sur le père comme fonction de castration et de savoir sur la castration, cela ramènerait l'analysant au pire. A la perversion telle qu'elle cavale aujourd'hui en nos sociétés. Et ce n'est pas la sortie qu'il lui souhaite. Ce ne serait là qu'*impasse* supplémentaire. La sortie qu'il lui souhaite, c'est que ça *passe*. La *passe* même si le désir l'anime et l'y mène. *L'hymen* ? Bien que la passe ne soit en aucun cas un mariage, mais plutôt son définitif, son irréversible contraire. Ou plus exactement, une sorte de mariage à *l'envers*.

Voilà pourquoi, voilà à quel prix, même si la psychanalyse est mortelle, il se pourrait bien qu'elle ne meure pas. Elle ne mourra pas, si quelques analystes ne meurent pas eux-mêmes avant d'avoir pu transmettre ce qui la traverse, depuis ses débuts freudiens, de la question du *sujet*, du *désir*, de l'*inconscient* et du *sexe*.

\*\*\*